

## 3ème partie

La règle pour les profs, c'était de prendre l'air affecté car tous, à défaut de se renouveler, prenaient leur mission très au sérieux. Il fallait en imposer aux inférieurs juvéniles que nous étions supposés être. L'ambiance : stricte hiérarchie, et interro écrite surprise pour des ados apeurés n'ayant pas appris leurs leçons, notage sévère au stylo rouge, couleur-privilège du punisseur de l'estrade ; en bref remplissage de crâne et épanouissement inconnu. L'insolence devient généralisée et l'autorité s'effondre après soixante-huit. Et le prof après s'être installé à son bureau appelle un élève au tableau pour mesurer ses connaissances. Au lieu de fouiller dans sa tête avec anxiété pour trouver la réponse ignoré, le collègue répondit aux multiples interrogations une salve de décontractés : « m'sieur, j'sais pas ». Notre prof d'anglais, très « off course », costume en velours et chaussures en daim, crut avoir compris comment s'y prendre et tenta une méthode pédagogique au goût du jour mais je ne me souviens que de son air affecté ; nous le trouvâmes ridicule et montrâmes notre incrédulité narquoise ; alors il nous lança avec colère : « vous êtes irrécupérables . »

Parlons du prof de gym, toujours ancré dans son très visible rôle. Allure dynamique de l'entraîneur toujours en tenue de travail ; alors que nous sommes l'anti-sport et que nous le considérons comme l'agité en survêtement, l'abruti à la cervelle vide comme modèle même de l'anti-intellectuel racorni. On se cache derrière les arbres lors de la course à pied et on emplit l'infirmerie sous les prétextes les plus divers.

Trois anecdotes me reviennent : avec la prof de philo en terminale. Une femme âgée en fin de carrière, lourds yeux bleus, jamais un sourire, toujours une palpable pesanteur à l'âme, maigre dans des vêtements de « vieux », couleurs classiques et formes conventionnelles. Son cours : expliquer ce qu'est la philosophie selon le programme et aussi selon sa disposition, sans fantaisie donc. Pas de quoi passionner notre bande d'adolescent. Comme cela était fréquent on discutait avec le voisin à voie basse. Toujours est-il qu'excédée elle prit son sac, en tira une grosse pièce de cinq francs, se dirigea résolument vers un congénère qu'elle regarda droit dans les yeux et posa fermement l'argent sur son bureau, l'invitant à aller prendre un café dans le bar du coin. Et aussi « Belphegor ». Belphegor était le personnage d'épouvante d'une série télévisée à la mode. C'est ainsi que nous avions surnommé un employé de la cantine qui nous fournissait et nous débarrassait. L'homme était brun et plutôt mince, toujours efficace à la tâche et ne se manifestant que pour remplir promptement son office. Je ne saurais dire s'il était obtus ou simplement déterminé. Le voilà donc qui arrive rapidement à notre table pour la débarrasser. Un congénère s'avise de l'interroger : « eh, Belphegor, qu'est-ce que tu penses de la Révolution prolétarienne ? » ; qui répondit immédiatement, passant le bras au dessus de la table : « passes-moi le plat » ; cela fit beaucoup rire de ce qu'on le supposait plat et arriéré. Un prolétaire inconscient et soumis ! Je ne trouvais pas ça si drôle pour y percevoir une discordance coupable. Et ensuite avec la prof d'histoire-géographie qui faisait un cours sans relief sauf une tension qui la rendait un peu revêche. A noter qu'elle était de petite taille et à forte poitrine. Un jour elle fit son cours avec écrit au gros feutre sur le mur en face d'elle : « La prof d'histoire a de gros seins. » Et aussi lorsqu'elle avait le dos tourné quelques garnements se précipitaient à la porte pour s'échapper à son insu. Elle voyait évidemment le bureau désormais vide mais jamais elle ne nous en souffla mot..

Ce fut donc la grande désacralisation de l'adulte prétendant à une noble mission par sa fonction, dont les parents et les profs furent les cibles accessibles. Et même parfois révocation lorsque nous nous mîmes en grève, désertant les cours pour nous réunir en « AG » -assemblée générale- ; et pour y discuter de quoi ? Je ne m'en souviens pas du tout.

Rester tard le soir dans les cafés pour ne pas éprouver la pénible confrontation familiale ; y refaire le monde d'une table à l'autre, inlassablement. Encore nombreux les vieux bistrotts pittoresques dans les petites rues, et au centre ; car notre vie perçue comme « réelle » se passe au Quartier Latin, à la limite à la Coupole ou sur les banquettes du Select où nous humons l'ambiance de Montparnasse des soirs durant, à la recherche d'une substance chaleureuse. Avec les

« chambres de bonne » des immeubles bourgeois occupées par les étudiants. Point d'existence possible au dehors.

Et aller de fête en fête, toujours à l'affût d'un « bon plan » ; car nous avons l'instinct grégaire ; à l'individualisme et même l'arrivisme un peu sauvage de la génération précédente, -y arriver en force avec une limite à peine légale-, nous les jeunes aimons nous réunir en gros paquets dans les chambres de bonnes pour écouter de la musique « planante » et faire tourner le joint, ou trouver une fête plus vaste dans un « bahut » ou l'appartement d'une bonne volonté aux parents bourgeois partis en Week-end dans la maison de campagne. Vaste désespoir d'un samedi sans point de chute !

Et de rentrer dans l'appartement familial endormi, traverser le couloir sans bruit et s'écrouler sur le lit de sa chambre pour quelques heures avant de « s'arracher » pour se rendre au lycée et y sommeiller à nouveau.

Et les manifs contre la loi Debré, abolition du sursis pour retarder le service militaire, -quelle l'horreur ! Contre la guerre du Vietnam du capitalisme américain. Service national service du capital !- et où l'immense bande d'ados défile pour la Révolution, en chantant l'Internationale, la Jeune garde ; moment de fraternité avant la séparation funeste pour le retour au fade et à l'injuste.

Prenez garde ! prenez garde !

Vous les sabreurs, les bourgeois, les gavés, et les curés

V'là la jeun'garde v'là la jeun'garde qui descend sur le pavé,

C'est la lutte final' qui commence

C'est la revanche de tous les meurt de faim,

C'est la révolution qui s'avance,

C'est la bataille contre les coquins,

Prenez garde ! prenez garde !

V'là la jeun'garde !

Et pour protester nous faisons des « sittings » à côté du lycée, nous asseyant sur la chaussée pour arrêter les automobiles. Un conducteur tenta de forcer le barrage, emportant un congénère sur son capot. Au jardin d'à côté le règlement interdisait formellement de marcher sur les pelouses. Sitôt le pied posé, retentissait le sifflement du gardien. Cela nous était insupportable : pourquoi ne pouvoir s'asseoir que sur d'inconfortables bancs de bois et ne pas profiter du moelleux tapis d'herbe fraîche ? Stupide ! La transgression nous parut révolutionnaire. Alors nous allâmes nous y allonger à une bonne centaine. Cela dura quelques semaines et je ne me souviens pas de l'interruption de l'action : irruption de l'autorité ? Ou plutôt abandon pour vacances scolaires ?

Notre contestation vise bien sûr « la vieille France », populaire comme élitiste. Toute hiérarchie institutionnalisée est absolument contestée jusqu'à vouloir son renversement. Nous ne voyons chez les grands « officiels », ministres, maires, etc..., que les vestiges d'un temps archaïque avec leurs ternes costumes, leurs visages figés par « l'inhibition de l'oppression intériorisée ». Nous conspuons leurs discours conservateur fondé sur « la protection obtuse d'un ordre paternaliste et réac au service du capital ». Et une catégorie est particulièrement visée, considérant qu'elle est le « symbole » de « l'ordre conservateur » tant elle prétend se placer dans « les hauteurs célestes » : les Curés. Les Pasteurs protestants sont peu nombreux, les Imans encore moins et les Rabbins peu visible tandis que l'Église reste omniprésente. Les cultes catholiques sont partout avec une catégorie encore nombreuse, les religieux en « uniforme », soumise au même pouvoir central incarné par « le représentant infallible de Dieu le Père » : le Pape. Dieu le Père ? Nous ricanons : plutôt le garant de la bourgeoisie « louis-philipparde » ou du second Empire. C'est dire qu'elle est honnie, dénigrée. Une anecdote me revient. Nous étions regroupés par petits paquets dans la rue derrière le lycée où nous stagnions pour palabrer. Un prêtre en soutane passa par là et un congénère lui lança qu'il n'était pas un « homme » ; l'écclésiastique exprima une brusque colère. Il se tourna vers le provocateur, visage crispé, poing levé ; mais il se ravisa et reprit prestement sa route.

Point de grâce pour une gauche « réformiste » pseudo-socialiste presque absente dont nous estimions qu'elle ne voulait changer que « la garde-robe » ; et pas de grâce non plus pour le Parti Communiste absent de notre agitation. Le mépris est réciproque. Alors que nous percevons un vieux fossile sclérosé par le stalinisme obtus, avec en France des personnages pittoresques comme Jacques Duclos, Séguy le rougeaud et pas encore Georges Marchais, figures prolétaires à discours stéréotypé d'une bureaucratie rigide, englués dans la survie électoraliste, le Parti nous répond la formule de Lénine : « le gauchisme, maladie infantile du communisme » ; et étudiants en dehors de la réalité du « vrai travail » dans les usines ; son ouvriérisme « de base » nous est autant étranger qu'il nous paraît anachronique, sans parler de l'URSS, cloîtrée, pas franchement « bandante ». Le vrai communisme, l'avant-garde révolutionnaire, c'est nous ! Un slogan : l'Imagination au Pouvoir ! Vivre sans temps morts, jouir sans entraves. Raymond Marcellin, le ministre de l'intérieur de Pompidou l'a compris, et a trouvé la formule pour nous désigner : nous sommes « l'Ennemi de l'Intérieur » ; alors qu'avec la CGT « communiste » le Pouvoir « réac » avait signé la fin de Mai 68 grâce à des augmentations de salaires pour maintenir la hiérarchie capitaliste. En bref avec les traîtres qui ont enterrés la Révolution.

Ça ne pouvait durer. Certains tomberont dans le romantisme morbide de l'héroïne, voyage sans retour parfois jusqu'à la mort – Velvet underground featuring by Andy Warhol simple illustrateur pas encore pape de la pop-culture et grand artiste-, mais perçu comme représentant l'underground avec ses personnages marginaux ; et nous étions « l'underground » créatif et proliférant, la Contre-culture, et fièrement- ; chute de la Révolution avec les leaders subversifs ayant renoncé à la surenchère guerrière par la lutte armée. Impossibilité d'aller plus loin par irréalisme du mouvement ? Bref, la bulle gauchiste se dégonfla brusquement. Et « la société » en voie de modernisation repoussa les vieilles figures, comme en témoigne le résultat négatif du référendum et le départ du président-général De Gaulle, figure tutélaire, transcendante et « figée ». En bref encombrante, bonne pour le musée des gloires poussiéreuses. En effet « le sauveur de 40 » avait fait son temps comme son acolyte Malraux à la voix cavernueuse et emphatique évoquant la mort, ou encore Debré qu'on avait coiffé d'un entonnoir. Même dans son camp on préférait un Pompidou réaliste, plus « moderne », « gestionnaire » mais encore trop conservateur. Giscard reconnut certaines revendications de mai 68 avant de redevenir le conformiste qu'il avait simplement dissimulé. Et puis Reagan-Thatcher et autres ultra-libéraux devenaient à la mode et les thuriféraires de la Révolution célébraient désormais ce qu'ils avaient prétendu brûler la veille : la démocratie libérale capitaliste alors dite « bourgeoise ». Le foisonnement utopique à la flamboyance généralisée sombra donc rapidement, remplacé par un néo-affairisme conquérant pour jouir sans entraves il est vrai, sur fond de night-club disco, type « saturday-night fever » pour « champouineurs » et vendeuses de fringues, avec le surgissement d'une nouvelle vague : les « homos ». Dehors l'intellectualisme. Et pour les « petits de l'avant-garde » saisi par la panique, nouvel objectif : passer le bac en catastrophe et rejoindre la fac pour échapper à la malédiction prolétaire.

Bien d'autres vagues surgiront alors que nous pensions posséder « la grande aube du futur. » Nous croyions en notre triomphe mais aujourd'hui lorsque j'ouvre un vieil agenda ou que je regarde les photos de famille de cette époque, il y a plein de « trous » ; ils ne sont pas même morts, juste disparus tant on les percevait obsolètes. Triste victoire. Si bien qu'en 2014, voulant me rapprocher la réalité de la guerre de 14-18 désormais centenaire, j'ai dû faire appel à la littérature et j'ai ouvert « ceux de 14 » de Maurice Genevoix, me disant : mais pourquoi donc ne leur en ai-je pas parlé du temps où ils étaient encore là ? Certes ils préféreraient taire cette fatalité douloureuse. Mais ce ne sont que des regrets sans larmes. Trop facile.

Dans la masse des lycéens, il y avait deux courants principaux, les maoïstes, pas ceux de la GP (Gauche prolétarienne, et autres, « fondamentalistes durs », se prenant pour l'aristocratie de l'avant-garde révolutionnaire, logés dans de petites chapelles aux virulentes querelles idéologiques et se prenant pour la grande aristocratie révolutionnaire) mais ceux de la fraction festive (VLR, Vive la Révolution) ; et les anarchistes disant des premiers : souvenez-vous de Kronstadt, nous serons les premiers qu'ils mettront dans des camps. Et nous sommes la dernière génération se passionnant pour les débats idéologiques. Il est vrai qu'il en surgira encore, l'ultra-libéralisme par exemple; et peut-on se passer de quelques idées générales communes pour que la société ait une base conceptuelle pour « tourner » ?

Et puis il y avait le journal «Actuel », sorte de « bible libertaire», relatant les expériences nouvelles, communautés, sexualité, drogues et déjà écologie...

Je me souviens aussi que les lycées et les collèges techniques étaient peu présents, en tout cas pas dans la capitale.